

delle sonore che dovevano tendere verso le rispettive sorde. Il che s'inquadrerebbe opportunamente con i rilievi che si sono fatti e che si vanno facendo circa questo nuovo carattere delle lingue mediterranee. Ed anche a questo proposito, potremmo spaziare con lo sguardo piú lontano, poiché l'alternanza fra sorde e sonore ha una notevole diffusione, per es. nelle lingue papuane e australiane (1), non solo, ma si presenta con l'aspetto di una classe di suoni intermedi fra la sorda e la sonora in molte lingue della regione di sud-ovest nell'America del Nord (2).

La genesi del fenomeno non è per ora chiara e quindi non si può dire se esso abbia qualche rapporto con quelli precedentemente studiati. Ma quando noi parliamo di idiomi indomediterranei, dobbiamo immaginarci un complesso linguistico forse ben piú vario e complicato di quello indoeuropeo, e quindi dobbiamo rinunciare per ora a costruire dei sistemi determinati con gl'indizi frammentari e sporadici che l'analisi comparativa scuopre qua e là nell'immensa distesa dei cinque continenti. Allo stato attuale delle ricerche, s'intravede nel sostrato un insieme di suoni peculiari, ben distinti da quelli indoeuropei, e, tra i suoni caratteristici piú visibili, appaiono quelli dovuti alla pronunzia arretrata di cui abbiamo discorso. Da questa deriva tutto uno spostamento della gamma vocalica, e un'articolazione consonantica meno varia di quella indoeuropea, tendente a raccogliersi nel palato medio e posteriore, e caratterizzata specialmente dai suoni cerebrali e velari.

Quali chiarimenti e quali nuovi fatti a queste costatazioni sia per addurre l'ulteriore sviluppo delle ricerche non è dato prevedere; quindi le conclusioni a cui si arriva, in questa sezione della nostra disciplina, non possono essere che provvisorie. Ma ciò non deve disanimare gli studiosi che in essa si avventurano con un'audacia la quale spesso urta contro lo scetticismo di coloro che, aggirandosi nel terreno piú solido della glottologia indoeuropea e romanza, sogliono giungere a risultati piú tangibili e sicuri. Noi guardiamo con viva simpatia ai costruttori piú audaci, i quali lavorano con la piena consapevolezza della fragilità del loro edificio, pronti a demolirlo alla prima incrinatura, per ricominciare di nuovo con tenace, indomabile fatica.

(1) TROMBETTI, *Elem. cit.* § 493: „nelle lingue papuane e australiane, le esplosive sorde e sonore si equivalgono e si scambiano, come pare, senza alcuna legge”. Sempre secondo il TROMBETTI (§ 671) questo carattere risale a una remota antichità.

(2) Ivi § 221.

44. Prof. WITOLD DOROSZEWSKI (Warsaw): *Le critère fonctionnel et l'évolution phonétique du langage.*

THÈSES: 1. La conception phonématique des langues (dont on trouve le fondement théorique dans le livre, par ailleurs très précieux, de M. BÜHLER: *Sprachtheorie*) immobilise ce qui est essentiellement mobile et ne permet pas de comprendre l'évolution du langage. 2. Les phonèmes ne sont pas des choses „intrasubjectives” mais des comportements des sujets parlants. 3. Au lieu de concentrer l'attention sur les phonèmes il faut la reporter sur les *tendances phonétiques* qui travaillent les langues et dont la pulsation et le rythme peuvent être étudiés dans les faits de parole qui reflètent les forces élémentaires de la vie du langage.

La description de la matière phonique de toute langue ne peut réellement servir les intérêts de la linguistique, si dans l'analyse et l'appréciation des faits de phonétique on ne les fait pas passer par le tri du *critère fonctionnel* — voici un principe de méthode qui est parfois considéré comme le gain essentiel de la linguistique moderne et qui en tout cas est devenu le pivot sur lequel tourne tout un système d'idées et de formules.

Un livre qui rend bien compte de ce que ce principe implique et aussi des prémisses dont il découle est la *Sprachtheorie* de M. BÜHLER (1). L'auteur est un psychologue et non un linguiste, et c'est pourtant à lui que certaines théories auxquelles ont fréquemment recours les linguistes sont redevables de leur „optima forma” au point de vue de l'exposition et de l'argumentation. Ceci est la raison pour laquelle un linguiste préoccupé des problèmes de phonétique fonctionnelle ne peut manquer de réagir aux thèses exposées par M. BÜHLER et de préciser son attitude à l'égard des conclusions et des postulats de l'auteur. La tâche a d'autant plus d'attrait que les idées de M. BÜHLER tiennent dans le cadre d'une „Weltanschauung” psychologique et philosophique: il est hors de doute que la manière dont M. BÜHLER envisage le problème du phonème est en fonction directe de l'attitude générale qu'il adopte comme philosophe. Par conséquent, cette attitude, condition première des jugements portant sur des problèmes de détail, mérite et appelle l'examen.

M. BÜHLER est *dualiste* et son dualisme trouve maintes occasions à se manifester. Non satisfait de constater que „tout coule” (*πάντα ῥεῖ*), il cherche à découvrir derrière le voile mouvant des phénomènes momentanés et passagers l'*immuable*, on voudrait même dire: la substance, l'„ens reale” dont les infiniment nombreuses manifestations se déroulent devant nos yeux et constituent le spectacle du monde tel que nos sens le perçoivent.

Ce qui intéresse l'auteur ce n'est pas le devenir („das Werden”,

(1) *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache* von KARL BÜHLER. Verlag von Gustav Fischer in Jena, 1934, xvi + 434 pp.

„das Geschehen”), mais plutôt l'être („das Sein”). „... Niemand aus dem fließenden allein”, écrit-il p. 5, „und ohne den Hintergrund eines Konstanzmomentes im Wandel des Geschehens eine Wissenschaft gewinnen kann.”

Ceci est d'une part une profession de foi, d'autre part aussi — un dogme. Sans vouloir discuter cette thèse d'une portée aussi générale, remarquons que des linguistes les plus éminents — tels JESPERSEN, BAUDOIN DE COURTENAY — n'y auraient pas souscrit nécessairement et que SCHUCHARDT avait même formulé d'une manière explicite une opinion nettement contraire à celle de M. BÜHLER : „Die Sprache selbst”, a écrit SCHUCHARDT (1), „besteht in einem ewigen Geschehen : jedes einzelne Wort ist nichts anderes als die Gesamtheit unzählbarer Wiederholungen eines Vorgangs in Unzählbaren Individuen und so kann die Wissenschaft von ihr sich nicht auf ruhendes beziehen.”

„Nur die Bewegung ist wirklich”, disait ailleurs SCHUCHARDT et il ajoutait ces mots significatifs et qui expliquent tant d'erreurs persistantes et de malentendus : „nur die Ruhe ist wahrnehmbar”.

Non moins caractéristique pour le dualisme de M. BÜHLER est la manière dont il oppose le fait physique au fait psychique et plus particulièrement l'élément *audible* du langage à ce qui est transcendant à la perception sensorielle : „Fixierbar auf Schallplatten”, écrit-il (*op. cit.*, 12), „ist freilich nur das Hörbare am konkreten Sprechereignis”, tandis que selon l'auteur „zum vollen, und das ist so viel wie *sinnvollen* oder *bedeutungsvollen* Sprechereignis gehört weit mehr als nur das Hörbare.”

Supposons qu'un texte récité par quelqu'un ait été enregistré sur un disque de grammophone : toutes les fois qu'on fera marcher l'instrument, le disque résonnera, il produira les paroles enfermées dans la composition qui constitue sa surface et toute personne susceptible de comprendre la langue du récitant comprendra le texte reproduit par le disque. A l'aide de quel filtre pourrait-on isoler le sens de la matière phonique du texte et n'enregistrer que celle-ci en éliminant celui-là? C'est ici que le dualisme se heurte, nous semble-t-il, à des difficultés insurmontables. L'audition, tout aussi bien que la compréhension de ce qui est entendu, sont des comportements d'individus et le comportement est un acte *un*.

Faut-il se désintéresser des comportements des sujets parlants, faut-il se tourner vers le monde des „substances intra-

(1) Je cite d'après le *Hugo Schuchardt-Brevier*. Zusammengestellt und eingeleitet von LEO SPITZER, 2. erweiterte Auflage, Max Niemeyer Verlag, Halle (Saale), 1928, p. 331.

subjectives” pour comprendre l'essence du langage? C'est ce que nous ne croyons pas.

Pour M. BÜHLER la langue n'est pas un comportement, une activité, mais une espèce d'objet (1). Là encore le dualisme foncier de M. BÜHLER apparaît net. L'auteur admet l'existence d'„idées” au sens platonien de ce mot et il le dit à plusieurs reprises d'une manière plus ou moins explicite, ainsi p. ex. p. 24 : „Ich denke, es war ein guter Griff Platons wenn er im Kratylos angibt, die Sprache sei ein organum, um einer dem andern etwas mitzuteilen über die Dinge.” P. 48 : „Dass die menschliche Sprache (...) zu den *Geräten* gehört oder platonisch gesprochen, dass sie ein organon sei...”

„Die Sprachgebilde”, lit-on à la p. 60, „sind platonisch gesprochen ideenartige Gegenstände, sie sind logistisch gesprochen Klassen von Klassen.”

P. 58 l'auteur se déclare défenseur de la thèse „von der Idealität des Gegenstandes *Sprache*” et il y a à tenir compte de cette constatation.

Les faits de langue sont pour M. BÜHLER des „produits” de l'activité linguistique des sujets parlants („der *eine* erzeugt das Schallphänomen und auf den *andern* wirkt es als Reiz”, p. 25, voir aussi la figure p. 26) — et c'est sur cette notion de produit, de *chose* ayant une existence autonome, indépendante des sujets parlants que se base l'*Organon-Modell der Sprache* construit par M. BÜHLER.

Il semblerait que lorsque A parle et B l'écoute, il y a action directe de A sur B : A en parlant *affecte les sens* de B qui perçoit les mots prononcés par A tout aussi bien qu'il percevrait les gestes de A, si celui-ci s'exprimait à l'aide de gestes, tout aussi bien qu'il sentirait le contact physique de la main de A, si celui-ci étreignait la sienne.

Pourquoi, au lieu de parler de l'action de A et de la réaction de B, introduire entre les deux des *choses* extérieures aux deux interlocuteurs et en quelque sorte objectives? Parce que — répondrait évidemment à cette question M. BÜHLER — il y a ce qu'il appelle „das Prinzip der abstraktiven Relevanz” en vertu duquel celui qui perçoit un langage élimine tout ce qui ne fonctionne pas comme signe : un geste phonique ou autre

(1) Malgré ce qui se trouve incidemment dit à la p. 52 : „Mich dünkt, es sei so etwas wie ein Ariadnefaden, der aus allerhand nur halb begriffenen Verwicklungen herausführt, gefunden, wenn man das Sprechen entschlossen als Handlung (und das ist die volle Praxis im Sinne des Aristoteles) bestimmt”. Rien de plus juste, mais l'idée n'est pas développée dans le livre. Peut-être faut-il sous-entendre une opposition de la *Sprache* (langue) au *Sprechen* (parole), mais alors la thèse deviendrait un truisme, car il va sans dire qu'un acte de la parole est un acte et pourquoi insisterait-on là-dessus?

de A n'a pour B (son interlocuteur) de valeur qu'en tant que *signe* et non en tant qu'une attitude momentanée de l'individu A. Le sens du mot ne change pas suivant par exemple le timbre de la voix de celui qui le prononce : ce trait acoustique du mot est facultatif et „irrelevant” et l'appareil récepteur de B l'élimine automatiquement. C'est en ce sens qu'on voudrait considérer les signes linguistiques comme des „choses” et c'est aussi pour cela que le „Prinzip der abstraktiven Relevanz” a tant d'importance pour M. BÜHLER.

Ce qui vient d'être dit constitue les sous-basements philosophiques d'une doctrine qui, pour ce qui concerne la langue, peut être résumée ainsi.

Toute langue se compose de mots. Tout mot est un signe qui se compose d'éléments nécessaires à son unité. Ces éléments sont les phonèmes et ils constituent les *moindres signes phoniques* de la langue. Un seul et même phonème peut avoir des réalisations multiples, pourtant les modifications des phonèmes qui n'altèrent pas le sentiment de l'unité du mot ne méritent pas l'attention de celui qui s'est posé la tâche de décrire le *système* des phonèmes d'une langue : car un tel système est un système de *signes*, donc ce qui n'est pas significatif n'entre pas dans le cadre du système. Ce qui importe dans la description du *système de signes phoniques* d'une langue, ce n'est pas le détail de l'articulation de chaque phonème, ce n'est pas l'aspect physiologique du phonème, mais son emploi, son rôle significatif, sa *fonction*. Le système de phonèmes considérés en leur qualité de signes est couramment appelé le système phonologique d'une langue et les principes généraux qui viennent d'être brièvement — mais, croyons-nous, fidèlement — résumés constituent le corps de doctrine de la phonologie au sens actuellement le plus répandu de ce mot (1) (historiquement, depuis bientôt un siècle, ce mot a eu des sens multiples). Une telle conception générale de la langue a pour M. BÜHLER une importance au point de vue philosophique et c'est essentiellement pour cela que l'auteur y tient. En combattant le programme „des physikalistischen Behaviorismus” (lequel n'aurait fait que renouveler et moderniser le „flatus-vocis-Nominalismus” du moyen âge) M. BÜHLER fait cette remarque : „Das einfachste und wahrhaft durchschlagende Argument eines Sprachforschers gegen ihn bietet z. B. der Tatbestand der Phonologie” (*op. cit.*, 27). La phono-

(1) Remarquons que M. BÜHLER a su débarrasser la phonologie des notions confuses (et non essentiellement „fonctionnelles”) sur lesquelles on croyait pouvoir la baser au début et ceci constitue un de ses incontestables mérites. Pour ce qui est du critère fonctionnel j'ai d'ailleurs moi-même souligné son importance dans mon article „Autour du phonème”, *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, t. IV.

logie est, on le voit, une arme dont se sert le philosophe pour défendre son point de vue et combattre le point de vue adverse.

Mais le linguiste qui avant de se prononcer pour telle ou autre conception philosophique cherche à comprendre les faits de langue qu'il observe s'intéressera naturellement à savoir à quel point la théorie qu'on lui propose rend compte de ces faits.

Que les phonèmes existent ou non en tant que „ideenartige Gegenstände” (v. plus haut), ceci est un problème de philosophie. Le philosophe qui cherche l'*immuable*, qui ne croit pas pouvoir fonder une science, et en particulier la science du langage, sans la faire baser sur quelques points fixes („Konstanzmomente”, v. plus haut) et qui, enfin, croit que les phonèmes sont de tels points fixes dans une langue, ce philosophe, croyons-nous, — et tout linguiste qui le suit — se condamnent eux-mêmes à ne pas comprendre *le mouvement*, l'évolution de la langue.

Le „phonème” n'est pas une „chose”, il est un *comportement* („behavior”) de celui qui parle et en même temps de celui qui écoute et c'est pour cela que tout phonème n'est autre chose qu'un *acte social* (1). Ceci implique des conséquences multiples.

Le critère fonctionnel n'a pas un caractère absolu.

Les fonctions des „signes” sont diverses : il y a des phonèmes qui différencient des mots, p. ex. *pool*, et *pull* en anglais, d'autres qui différencient des formes, p. ex. *je ferai* et *je ferais* en français, d'autres enfin n'ont qu'une valeur emphatique, p. ex. les voyelles longues en polonais. Le fonctionnement des signes ne constitue pas un domaine autonome de la vie du langage. Quel chapitre ouvre-t-on en constatant que certains phonèmes sont des unités *diacritiques* dans une langue donnée? N'est-ce pas (très simplement) le chapitre de la *morphologie* au sens large de ce mot en dehors de laquelle les fonctions significatives des phonèmes ne peuvent se manifester, car les phonèmes font corps avec les mots et les formes et ne peuvent en être dégagés que par un procédé artificiel de l'analyse?

Un système de signes devrait — pour que le principe du critère fonctionnel garde sa valeur — être régi par des lois immanentes à ce système, or, tout linguiste le sait, tel n'est pas le cas : un état de langue à un moment donné de son histoire peut être compris comme un système de signes phoniques, c'est-à-dire de phonèmes au sens spécial de ce mot, mais tout état momentané est un aboutissement de procès historiques.

Dans lat. *sanitatem* — un exemple entre mille — autant de

(1) Ce point de vue est exposé dans mon article „Problèmes de phonétique générale” (en polonais), *Comptes rendus des séances de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie*, t. XXVII, classe I, p. 37 ss., Varsovie, 1936.

sons, autant de phonèmes, autant de „caractères diacritiques” — il y en a neuf — fr. *santé* ne se compose que de quatre phonèmes et la transformation, la ruine partielle du mot latin n'ont pas été arrêtées par le souci qu'auraient eu les sujets parlants de sauvegarder la forme *sanitatem* en tant qu'un „Sprachgebild” (autrement dit, une structure linguistique). en tant que composée de phonèmes, d'unités diacritiques. Les sons dont se composait *sanitatem* étaient des phonèmes en latin, mais la force de résistance que ces éléments auraient tiré de leur dignité „phonématique” a été minime, voire nulle : la transformation que le mot a subi s'explique par l'action d'une force extérieure à toute notion de phonème, extérieure à la sphère de la conscience, une force élémentaire : celle de l'accent.

La phonologie ne rend pas compte des forces élémentaires, elle s'en désintéresse en principe, le but qu'elle se pose étant celui de défendre le caractère idéal de l'„objet” langue („die Idealität des Gegenstandes Sprache”, v. plus haut). Autrement dit, et en adoptant l'interprétation la plus plausible du mot „signe” — elle se confine dans le domaine des faits de conscience cependant que les forces motrices de la vie du langage agissent en grande partie en dehors de ce domaine.

A la notion éminemment statique de langues-systèmes de phonèmes la réalité oppose un tout autre tableau. L'étude de cette réalité doit être menée sans aucun parti pris, sans aucune idée préconçue, sans critères établis d'avance et à l'aide desquels, d'avance, on élimine certains faits et on restreint le champ d'observation.

D'abord quelques exemples, ensuite quelques thèses. Les exemples sont empruntés aux faits dialectaux du domaine slave, mais entre le caractère de la différenciation dialectale d'un territoire linguistique *un* et celui de la différenciation historique des langues il n'y a pas de différence fondamentale et les faits dialectaux peuvent illustrer des procès historiques d'une plus grande envergure.

Les consonnes *b* et *v* sont diacritiques en polonais et la confusion des deux n'est pas possible sans l'altération de l'unité du mot contenant l'une ou l'autre de ces consonnes. Voici une constatation „phonématique”. En dehors de cette constatation il y a plus d'un détail curieux à observer. Dialectalement, le *v* polonais reçoit une articulation bilabiale (fait qui n'est pas d'ailleurs une innovation, mais bien plutôt un archaïsme). Le rapprochement des lèvres parfois se fait assez énergiquement de manière à former une occlusion qui est de courte durée, mais qui suffit pour produire l'impression acoustique d'un *b* : aussi bien le *w* que le *b* sont facultatifs et peuvent alterner sans ordre apparent dans la prononciation du même sujet et dans les mêmes

mots. Dans certaines régions le *b* ou le *w* se stabilise dans tel ou tel mot, cependant qu'une stabilisation inverse se produit ailleurs, et on a alors deux formes comme p. ex. *bałek* et *wałek* (nom d'une partie du bateau) qui diffèrent par les consonnes initiales sans que leur fonction de signe soit par là altérée. Nous sommes en ce cas en présence de la *lexicalisation* de certaines articulations labiales : de l'occlusion (*b*) ou de la mi-occlusion (*w*). Ce qui peut rendre compte du fait c'est uniquement l'étude de l'*articulation labiale*, étude ressortissant évidemment au domaine de la phonétique. Cette étude, une fois entreprise, peut nous emmener très loin. Certaines régions de la Pologne se caractérisent par un arrondissement des lèvres précédant le début de l'articulation d'un *o* initial, par quoi s'explique l'apparition d'un *u* qui avec l'*o* suivant forme la diphtongue *uo* (*uorac* pour *orac* „labourer”). La force de cette labialisation initiale peut être différente, la forme que prennent les lèvres ni leur position au moment où la voyelle prothétique est articulée ne sont pas stabilisées. L'élément prothétique peut apparaître sous forme de consonne, d'un *w* : ce fait tout à fait sporadique dans les dialectes polonais actuels (mais attesté historiquement dans quelques mots, même appartenant à la langue littéraire) réapparaît en russe dans quelques mots où le *w* initial a été stabilisé (p. ex. *vozem* en regard de pol. *osiem*), il se retrouve dialectalement en tchèque.

Donc la *prothèse labiale* est un trait commun aux trois langues, bien que se manifestant partout avec une force relative différente. Cette prothèse labiale — remarquons que cette notion ne comporte aucune interprétation phonématique — constitue sans aucun doute un trait qui s'explique par la commune origine des trois langues — polonaise, tchèque et russe — elle est donc une donnée qui présente un intérêt pour quiconque s'intéresse au problème de la parenté de ces langues.

L'arrondissement labial qui constitue un des éléments de la voyelle *u* est accompagné dans la partie postérieure de la bouche d'une élévation de la langue vers le palais mou. Entre l'arrondissement des lèvres et l'articulation de la langue il y a un rapport relativement constant : admettons que la position des lèvres pour *u* soit $\alpha 3$ (d'après la notation de JESPERSEN), celle de la langue — $\gamma 4$. Le rapport $\alpha 3 : \gamma 4$ constitue la base physiologique, articulatoire de la voyelle *u* en tant que *signe*. L'unité de la représentation de la voyelle *u* dans la conscience des sujets parlants n'est pas ce qu'il y a de plus important à constater : car le sort de la voyelle dépend du jeu des facteurs qui restent dans le domaine du subconscient et qui, en troublant l'équilibre des rapports articulatoires aboutissent à la constitution de *signes* nouveaux. Ainsi par exemple à l'*u* prothétique du polo-

nais correspond la consonne γ (spirante postéro-linguale sonore) en ukrainien : il y a eu un déplacement d'éléments articulatoires labiaux et postéro-linguaux et l'apparition d'un phonème nouveau n'est qu'un réflexe secondaire de ce déplacement.

Dans un nombre illimité de cas les choses se présentent de la même manière : la tâche fondamentale du linguiste consiste à suivre les tendances articulatoires qui travaillent les langues en en débordant très souvent les frontières et dont les phonèmes ne sont que des manifestations secondaires et fortuites.

Le jeu des tendances phonétiques se laisse observer et étudier dans le langage *d'un seul sujet* et cette observation permet de saisir sur le vif le mécanisme même de l'évolution des sons. Voici un exemple : l' \bar{o} (o nasale) en fin de mot en polonais peut être prononcé, suivant la région, avec une nasalité affaiblie ou réduite à zéro, avec une légère fermeture de la voyelle, avec, enfin, une occlusion labiale qui mène à l'apparition d'un m final. La répartition géographique de tous ces traits de prononciation ne peut être rigoureusement établie. Voici ce que nous offre par exemple le matériel recueilli de la bouche d'un seul individu, paysan habitant un village à quelques 50 kilomètres au sud de Varsovie (Przėsławice).

Caractère de la nasalité

1^o Nasalité affaiblie (que nous indiquons au moyen du signe au-dessous de la lettre) :

timbre o p. ex. : $\dot{z}n\underset{\cdot}{o}$ („ils coupent”);

timbre \bar{o} (intermédiaire entre o et u), p. ex. $s\bar{o}$ („ils sont”);

timbre u , p. ex. su („ils sont”).

2^o Nasalité réduite à zéro :

timbre o : $koso$ („avec la faux”, la forme littéraire correspondante se termine par un o nasal);

timbre \bar{o} : $rosno$ („ils poussent”, même remarque);

timbre u : $k\bar{ladu}$ („ils posent”, même remarque).

Occlusion labiale

timbre o : som („ils sont”, cp. plus haut $s\bar{o}$ et su);

timbre \bar{o} : $muw'\bar{o}m$ („ils disent”);

timbre u : 1^o occlusion labiale faible : $muw'u^m$ („ils disent”, cp. la forme $muw'\bar{o}m$);

2^o occlusion labiale forte : sum (cp. plus haut).

Donc dans la prononciation de notre sujet à la voyelle \bar{o} de la langue littéraire — plutôt à la fiction d'une voyelle unique — correspondent en fait les articulations suivantes :

$-\bar{o}$: $-\underset{\cdot}{o}$: $-u$: $-o$: $-\bar{o}$: $-u$: $-om$: $-\bar{o}m$: $-u^m$: $-um$

Comment expliquer cette richesse de variantes dans la prononciation d'un seul individu? Comment surtout la concilier avec le caractère fixe du critère fonctionnel? (1) Le fait n'a pourtant rien de surprenant et il se répète partout où l'on observe directement la phonétique des dialectes.

Dans le cas qui nous intéresse nous constatons simplement ceci : dans la mémoire articulatoire du sujet parlant les rapports de la position de la langue, du mouvement des lèvres et de celui du palais mou ne sont pas coordonnés d'une manière définitive. De là le flottement des prononciations. Ce flottement n'est pas chaotique : en poussant plus loin l'examen nous constatons que chacune des variantes revient dans la prononciation du sujet avec une fréquence inégale.

En exprimant cette fréquence en chiffres nous obtenons la série que voici :

$$-\bar{o} : \underset{\cdot}{o} : u : o : \bar{o} : u : om : \bar{o}m : u^m : um = 1:1:4:11:1:14:9:2:4:2$$

Un coup d'œil jeté sur cette série nous oriente non seulement dans l'amplitude des écarts articulatoires, mais aussi dans l'importance relative de chaque complexe de mouvements articulatoires.

Selon le point de vue auquel on se place on peut examiner ou bien la tendance vers la fermeture de la voyelle (étapes $o : \bar{o} : u$) ou bien celle vers la dénasalisation (étapes $\bar{o} : o$), ou bien enfin celle vers l'occlusion labiale ($u^m : um$). Chaque production d'un „phonème” est un point de croisement de ces tendances. C'est le jeu de ces tendances qu'il s'agit de voir lorsqu'on cherche à découvrir les forces qui ont façonné la topographie phonétique — et si souvent aussi structurale — des langues (2). C'est à la phonétique qu'incombe tout naturellement cette tâche, car c'est la phonétique qui, en serrant de près la réalité, en se basant sur la *physiologie*, permet de voir le mécanisme complexe de la parole, l'enchevêtrement des forces élémentaires et des forces conscientes de la vie du langage. Le jeu de ces forces est émouvant par sa complexité et son éternel dynamisme. Il y a à tenir compte de cette complexité et de ce dynamisme et à y adapter les méthodes de travail, sans succomber à la tentation de substituer au tableau de la réalité toujours en mouvement l'immobilité des „idées”.

(1) Car évidemment les alternances $o:o$, $o:u$, m : zéro, sont par ailleurs toutes phonématiques et significatives en polonais.

(2) J'ai traité de ces questions dans un article intitulé : „Pour une représentation statistique des isoglosses”, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. XXXVI, f. 1, p. 28 ss.

45. Dr. J. M. KOŘÍNEK (Bratislava) : *Beziehungen zwischen Laut und Wortbedeutung.*

Die beiden extremen Ansichten, denen man in der bisherigen Sprachwissenschaft begegnet und nach denen die phonischen Elemente der Sprache in bezug auf die lexikalische Bedeutung der aus ihnen bestehenden Wörter entweder grundsätzlich willkürlich sind, oder an ihr grundsätzlich teilnehmen in dem Sinne, dass einzelne Laute verschiedentlich zu dem Bedeutungsinhalt des gegebenen lexikalischen Elementes beitragen — gehen von den immer nur einen gewissen Teil des betreffenden sprachlichen Materials einbeziehenden Schlüssen, nicht aber von der gehörigen Beobachtung der gesamten sprachlichen Wirklichkeit aus, und sind in dieser Einseitigkeit gleich irreführend. Die einzige Grundlage zur richtigen Beurteilung bietet hier die sog. semantische Funktion, d. h. der Grad der Notionalität bzw. der Interjunktionalität einzelner Semanteme (1). Sowie die Willkürlichkeit der phonischen Elemente als auch die sog. Lautexpressivität und Lautsymbolik sind sprachliche Tatsachen, welche sich in der Gesamtheit der Sprache keineswegs ausschliessen, sondern in einem wechselseitigen Kompensationsverhältnis stehen. Die beiden Eigenschaften hängen mit der semantischen Funktion folgendermassen zusammen : je höher der Grad der Notionalität — und dementsprechend niedriger der der Interjunktionalität — ist, desto grösser ist die Willkürlichkeit der phonischen Elemente, und umgekehrt je höher der Grad der Interjunktionalität und dementsprechend niedriger der der Notionalität, desto grösser deren expressive oder symbolische Geltung. Es handelt sich also um keine starren, unvariablen Eigenschaften, sondern um prinzipiell unendliche Abstufungsreihen, deren maximale und minimale Werte durch den höchsten bzw. den niedrigsten Grad der Notionalität bzw. der Interjunktionalität der betreffenden Semanteme bedingt sind ; die höchst willkürliche Natur der lautlichen Gestalt kommt im Bereich der höchst intellektuellen, ihre höchst expressive oder symbolische Natur in dem der höchst affektiv behafteten Semanteme zur Erscheinung („vollkommen“ willkürlich sind die phonischen Elemente im Bereich der reinen Terminologie — freilich im Sinne nicht nur wissenschaftlichen, sondern auch naiven Denkens —, die grösste Expressivität und Symbolik kommt den phonischen Elementen der reinen Interjektionen zu).

(1) Durch den Grad der Notionalität bzw. der Interjunktionalität wird auch die phonologische Struktur, deren phonetische Realisierung und geschichtliche Wandlungen mitbestimmt ; darüber VĚRF., „Zur lautlichen Struktur der interjektionalen Sprachgebilde“, *Slavia* (Prag), Bd. 15, 1937, 43 ff.

Im Grunde sind alle phonischen Elemente einer Sprache im gleichen Masse fähig, die beiden Eigenschaften — unter den gehörigen semantischen Bedingungen — zu besitzen, d. h. in bezug auf die Wortbedeutung mehr oder minder willkürlich zu sein oder expressiv und symbolisch zu fungieren, wenn auch die Stellung der phonischen Elemente in der betreffenden Lautstruktur dabei stets mitwirkt (die expressive oder symbolische Wirkung der lautlichen Gestalt eines interjektionalen Gebildes ist nämlich *ceteris paribus* desto intensiver, je seltenere Laute oder Lautgruppen im Vergleich mit dem phonischen Charakter der notionalen Semanteme darin enthalten sind, und zwar sowohl in phonologischer als auch in phonetischer Hinsicht). Ein je höherer Grad der Notionalität und damit auch der Willkürlichkeit der phonischen Elemente nun vorhanden ist, desto schärfer tritt die Scheide zutage, welche den phonischen Plan der Sprache von ihrem lexikalischen Plane trennt, und umgekehrt : mit je höherem Grad der Interjunktionalität und in Abhängigkeit davon auch der expressiven oder symbolischen Funktion der Laute man zu tun hat, desto weniger prägnant wird jene Scheide — das phonische Element erreicht im Bereich der interjektionalen Sprachgebilde mehr oder weniger den Charakter eines die lexikalische Bedeutung mitbildenden Faktors, d. h. wird mehr oder weniger — in Abhängigkeit vom Grad der Interjunktionalität — semantisch relevant und ist letzten Endes auf die völlige semantische Verselbständigung gerichtet, anders ausgedrückt, es tendiert dazu, Semantem (bzw. Bestandteil eines lexikalischen Kompositums) zu sein. Dies ist nun aber mit einer Kompensation von seiten der Wortbedeutung verbunden : ein je höherer Grad der Interjunktionalität und im Zusammenhang damit der der emotionalen Färbung des Wortes vorhanden ist, desto mehr tritt der sachliche (gegenständliche) Bedeutungskern des Wortes in den Hintergrund, d. h. die Bedeutung von interjektionalen Gebilden ist im Rahmen des einzelsprachlichen Wortschatzes in sachlicher Hinsicht mehr oder weniger unbestimmt (was auf der andern Seite wieder mit einer gewissen Annäherung an die allgemein menschliche Verständlichkeit — freilich im Sinne einer gefühlsmässigen, nicht der sachlichen Verständlichkeit — aufgewogen ist). Mit anderen Worten : ein je höherer Grad der Interjunktionalität vorhanden ist, desto weniger taugen die betreffenden Wortgebilde zu demjenigen Dienst der Sprache, den man mit dem Terminus *Mitteilung* zu bezeichnen pflegt, und desto mehr eignen sie sich dazu, die persönliche Stellungnahme des Sprechers zu den in Frage stehenden Vorstellungsgegenständen auszudrücken, also diejenige andere Funktion der Sprache zu erfüllen, die als *Aeusserung* bezeichnet wird. Die höchst affektiven Wörter (Bereich der

reinen Interjektionen) sind durch den maximalen Aeusserungswert und den minimalen Mitteilungswert charakterisiert. Der Grad der semantischen Relevanz phonischer Elemente steht somit in einem indirekten Verhältnis zu dem Grade, in welchem sich der sachliche Bedeutungskern des betreffenden Wortes geltend macht — eine Schwächung der Bedeutunghaftigkeit des Wortes wird durch eine Verstärkung der Bedeutunghaftigkeit des Lautes kompensiert. Die Richtung zur reinen Mitteilung ist zugleich Richtung zur vollkommenen Willkürlichkeit des Lautes in bezug auf die Wortbedeutung, die Richtung zur reinen Aeusserung Richtung zur vollständigen Semantisierung des Lautes — mit anderen Worten : die gegenseitige strukturelle Spannung zwischen dem phonischen und dem lexikalischen Plan der Sprache — welche desto ausgesprochener ist, mit je höherem Grad der Notionalität man zu tun hat — lässt desto mehr nach, je höher der Grad der Interjektionalität ist, die dem gegebenen Semantem innewohnt, und wird in Grenzfällen, die an der Scheide zwischen höchst affektiven Sprachgebilden und aussersprachlichen Lautäusserungen (wie unartikulierter Schrei, Lachen usw.) liegen, ganz aufgehoben.

46. Prof. A. JURET (Strasbourg) : *Les voyelles latines en fin de mot comparées aux voyelles latines dans les autres positions.*

La fin de mot en général est constituée par tous les éléments vocaliques et consonantiques dont l'articulation contribue à fermer la syllabe finale. En latin cette syllabe, qui a pour centre une voyelle, commence par l'articulation explosive, souvent consonantique, qui est nécessaire à la prononciation de cette voyelle. Par exemple, si le *t* de *pater* est prononcé non seulement comme implosif, mais aussi comme pleinement explosif, c'est uniquement parce que cette explosion est nécessaire pour passer, sans élément intermédiaire, de la fermeture de la première syllabe à la voyelle de la seconde.

Si la voyelle, centre de syllabe, a une tenue très sensible de son articulation, elle s'oppose par là à une voyelle dépourvue de cette tenue, elle est longue. La première partie de cette longue, étant une tenue de l'articulation initiale, n'appartient donc pas à la fin de la syllabe ; c'est pourquoi en latin les voyelles longues ne sont pas soumises aux innovations qui atteignent les voyelles brèves. On a cependant souvent admis qu'en fin de mot latin *-ā* continue *-ā* dans les féminins tels que *anima*, *bona* ; on croyait que le grec et le sanskrit démontraient que ce suffixe du féminin avait en indo-européen le type *-ā*. Imposant cet *-ā* au latin préhistorique, on inventait des explications bizarres, toutes arbitraires, pour faire comprendre comment cet *-ā*

avait dû devenir bref. La solution de ce problème factice consiste à montrer que le type *i-e.*, d'où est sorti l'*-ā* latin est le suffixe *-e₂-*, alternant avec *-ə₂-* au degré zéro ; ce qui supprime le problème phonétique. Les manuels de phonétique latine sont encore, presque tous, encombrés de ces problèmes factices dus à ce qu'on prenait, arbitrairement, comme point de départ du latin, un état de l'indo-européen reconstruit surtout avec le grec et le sanskrit.

En opposition aux longues, les voyelles brèves ont une tenue à peine marquée ; elle se détendent, à peine formées. Cette détente, parce qu'elle annonce le passage à autre chose, appartient à la fin de la syllabe, au même titre que les consonnes implosives qui suivent éventuellement cette brève.

La fin de mot étant définie, nous nous proposons de déterminer le caractère essentiel des innovations qui ont affecté ces éléments de la fin d'un mot latin, et d'en rechercher l'explication.

Tout d'abord considérons la fin de mot constituée par une voyelle brève seule : *templā* avec *-ā* < **-ə₂* ; *bonē*, *duō* avec *-ē* et *-ō* indo-européens maintenus ; au contraire *-i* > *-ē* : *mare* ; *-ū* devient-il *-ō* ? Pas d'exemple décisif. — L'amuissement d'une voyelle brève finale ne se produit jamais en latin, sauf en quelques mots accessoires : *atque*, *neque*, *seire* < *ac*, *nec*, *seu*, etc. Presque tous les manuels indiquent encore beaucoup d'autres amuissements en fin de mot ; par exemple *agunt* < *-onti* ; ce sont des affirmations inspirées par la tendance signalée déjà de prendre le grec et le sanskrit sinon comme origine du latin, du moins, ce qui revient presque au même, comme les vrais représentants du type de l'indo-européen dont le latin serait issu.

L'innovation latine *-ē* < *i* s'explique par un caractère bien établi de la prononciation des mots dans une phrase latine : la détente de la voyelle brève finale peut s'accroître, parce que, les mots étant légèrement séparés dans la prononciation latine, cette détente n'était pas arrêtée, comme dans une syllabe intérieure. Le grec, qui liait ses mots plus intimement que le latin, ne présente pas d'ouverture du timbre *i* ; les voyelles latines longues, étant caractérisées par le maintien (1) de leur tension, restent inchangées. Ces comparaisons donnent un contrôle de l'explication adoptée.

Dans le discours, le grec pratique l'élision de brèves finales en hiatus ; le latin classique ne connaît pas l'élision, sauf en quelques formules : *sōdēs* < *sī audēs*, *eccillum*, etc., mais pro-

(1) Naturellement ce maintien n'excluait pas certaines modifications non essentielles, qu'une machine aurait pu enregistrer.